



SOUVENIRS DE SAVOIE :

LE BOURGET, AUTOUR DU LAC

SUITE



OMME dans tous les villages, la route est la rue principale du Bourget. Dans le temps où l'on circulait en patache, cette route avait une grande importance; allant de Chambéry à Lyon, elle était en quelque sorte le trait d'union entre la France et l'Italie. Les savants de la contrée en attribuent le tracé aux Romains et appuient leurs dires de preuves irréfutables pour les profanes. Nous prenons donc cette antique voie romaine, sur laquelle ne circulent maintenant que des voitures de promeneurs, des bicyclettes et un mauvais courrier faisant le service de la poste entre Chambéry, Le Bourget et une petite localité, perdue dans la montagne, appelée Yenne.

Le Bourget a l'aspect riant d'un village italien, avec ses maisons peintes en rose ou en vert pâle, ses toits surplombant au-dessus de balcons de bois auxquels se balancent en bouquets les grappes d'or du maïs.

Nous passons devant une habitation d'aspect plus seigneurial. Elle date, paraît-il, de la fin du XIII^e siècle. C'était jadis ce qu'on appelait une « maison-forte ». Construite par un de Buttet, seigneur de Malatrous et d'Entremont, elle est restée la propriété de ses descendants. Malheureusement son avant-dernier propriétaire lui a enlevé une grande partie de son cachet en la modernisant; le fossé qui l'entourait a été comblé, la plupart des fenêtres à meneaux ont disparu; il n'en reste plus qu'une ou deux dans la cour, avec la vieille porte, ferrée de clous, donnant accès à un étroit escalier tournant. L'intérieur n'a pas été plus respecté que l'extérieur. Le grand salon seul a échappé à ces malencontreuses réparations et a gardé son plafond de 1265, son parquet ancien, une merveilleuse mosaïque en bois du pays, et de curieuses tapisseries à personnages. Des fenêtres, à travers les arbres du parc, on aperçoit le lac, que ne regarde aucune des maisons du village. Le paysan est généralement indifférent à ces beautés de la nature avec lesquelles il est en perpétuel contact, il n'en comprend ni le charme ni la grandeur, et, comme les dieux dont parle le Psalmiste, il a des yeux et ne voit point, il a des oreilles et n'entend pas les merveilles de couleurs, de lignes et d'harmonie dont il est entouré.

Les maisons s'espacent. Une croix marque l'extrémité du village; tout auprès, dans un terrain vague, une voiture de bohémiens est dételée. Le cheval, maigre comme la bête de l'apocalypse, broute l'herbe courte et rare; la femme, assise par terre, surveille un pot-au-feu problématique, soufflant sur quelques menues branches qui fument, mais ne brûlent guère. Deux enfants à peine vêtus courent pieds nus au-devant de la voiture, demandant « un petit sou, s'il vous plaît, cela vous portera bonheur ! »

Le bonheur, même son espérance, vaut bien un petit sou, j'en donne deux généreusement, ce qui me vaut un vibrant merci, avec une joyeuse cabriolette de l'ainé des petits mendiants, un baiser envoyé de la menotte brune du plus jeune, un pauvre tout trébuchant sur ses petites jambes.

Nous laissons sur la gauche un chemin qui descend au lac et aboutit au petit port du Bourget.

Là, les eaux paisibles s'étendent en nappe sur le fin tapis vert d'une prairie qui sert aux pêcheurs d'atelier de radoub pour leurs barques. Leurs grands filets sèchent à l'entour suspendus d'un arbre à l'autre, ou à ces hauts et pittoresques échalias en usage dans cette partie de la Savoie, et qu'on appelle des *hautains*.

Maintenant la route s'élève en lacet le long de la montagne, dont les pentes, ombragées de châtaigniers et de noyers aux branches desquelles s'enroulent comme des lianes les souples rameaux de la vigne, s'en vont jusqu'au chemin du lac.

Sur l'autre rive, les collines de Tresserves et de Saint-Innocent font à cette Méditerranée en miniature un cadre verdoyant, dont les teintes se fondent à la lueur du crépuscule. A l'extrémité du lac, à l'embouchure de la Leysse, se dessinent les ruines du château du Bourget. Ainsi entrevues dans la brume, ces tours démantelées apparaissent comme une évocation du lointain passé.

D'abord simple rendez-vous de chasse des premiers comtes de Savoie, le château devint, au XIII^e siècle, la résidence de prédilection de Thomas II, appelé le Petit Charlemagne. C'est lui qui fit élever les tours massives dont les ruines forment encore un imposant quadrilatère. Ces tours servirent de berceau, en 1249, au futur Amédée V, un des plus illustres souverains de la Maison de Savoie.

Les historiographes ont donné à ce vaillant prince le surnom de « Grand » ; un de ses successeurs a passé à la postérité avec un surnom plus pittoresque et moins banal, c'est Amédée VI, dit « le comte Vert ». Il ne vint pas au monde au château du Bourget, mais il y célébra les fêtes de son mariage avec Bonne de Bourbon, une petite-fille de saint Louis. Ces fêtes, racontent les anciennes chroniques, furent splendides. Ce n'étaient pas les premières que donnait le brillant héritier d'Humbert aux blanches mains.

Il avait à peine dix ans quand la mort de son père fit tomber la couronne sur sa tête. Mais alors on n'attendait pas d'avoir l'âge d'homme pour porter une épée, et vers 1260, Amédée VI franchissait les Alpes pour combattre le duc de Milan, qui l'avait dépouillé de l'héritage de son aïeule Adélaïde de Turin. La victoire aime la jeunesse. Le duc de Milan, vaincu par le petit prince savoyard, dûit lui restituer ses domaines d'Italie. De retour en Savoie, Amédée voulut célébrer son triomphe par un tournoi superbe, et il choisit pour emplacement la plaine entre Chambéry et le Bourget. Par une fantaisie d'adolescent, il parut, à ce tournoi, revêtu d'une armure verte, suivi d'un écuyer également en vert. Ses chevaux étaient caparaçonnés de cette couleur d'espérance. « Jamais, disent les reporters d'antan, on n'avait vu tant de grâce, de force, d'habileté réunies avec les charmes d'une jeunesse si tendre. Tout s'effaça devant lui ; dans toute l'Europe chevaleresque on ne parla que du

comte Vert, et le nom lui resta avec la gloire du tournoi » (1).

C'est le comte Vert qui fonda le célèbre ordre de l'*Annonciade*, le plus ancien peut-être des ordres royaux.

Peu à peu, le château du Bourget perdit de son importance ; les seigneurs de Savoie habitaient davantage Chambéry, et leur domaine des bords du lac redevint pour eux un rendez-vous de chasse. Les vieilles tours virent une dernière fête en l'honneur d'un duc de Milan au milieu du XV^e siècle, puis leurs seigneurs les délaissèrent tout à fait, et après des aliénations successives, elles furent acquises, avec la terre et baronnie du Bourget, en 1645, par un membre de la famille de Buttet, qui prit le titre de baron du Bourget.

Le lac, éternellement jeune, chante aux pieds de ce monument du passé, que la main des hommes n'a pas su respecter, et, le soir venu, il l'enveloppe d'une gaze d'argent à travers laquelle semblent se mouvoir les ombres de tous ces preux, de toutes ces nobles dames qui ont passé dans ces salles maintenant ouvertes à tous les vents, et le frisson des arbustes poussés au hasard entre les joints des pierres fait penser à un souffle d'âmes en peine.

Cependant la légende ne nous a transmis d'autres dramatiques souvenirs que celui-ci : Il y avait un jour une nombreuse réunion de gentilshommes au château du Bourget. Après un pantagruélique repas, on se mit à jouer. Deux des invités du prince, excités sans doute par les vins généreux qui leur avaient été servis, se prirent de querelle à propos d'un coup douteux, et l'un d'eux, s'emportant, frappa l'autre. Or, pour empêcher les duels, que défendait l'Eglise, le comte de Savoie avait récemment édicté que toute voie de fait en sa présence serait punie par la mutilation du poignet de l'agresseur. Malgré l'affection qu'il avait pour le coupable, un d'Oncieux, je crois, le comte de Savoie déclara que justice serait faite. Mais le gentilhomme, refusant de se laisser frapper par le bourreau, posa la main condamnée sur le billot et, d'un coup de sa framée, la trancha devant son suzerain et ses compagnons de fête...

Le fracas de grelots et de coups de fouet d'une grande voiture d'Aix descendant du col du Mont-du-Chat me rappelle à la vie moderne, et la vision du Moyen âge, des seigneurs bardés de fer, des belles dames en robes fourrées d'hermine, s'évanouit devant l'apparition de ces Anglais en complets à carreaux, de ces femmes enveloppées de tartans, car il fait presque froid sur ce chemin de montagne.

A nos pieds, le grand lac miroitant s'assombrit de minute en minute. Le soleil frappe de ses derniers rayons les sommets du Revard et la dent du Nivoleix que couronne à son extrémité, comme

(1) Notes fournies par le baron de Buttet.

le superbe *Credo* de la catholique Savoie, une croix gigantesque. Cette croix, élevée en 1850, a, paraît-il, une hauteur de 18 mètres. De grandes barres de fer, rivées au rocher qui lui sert de piédestal, l'empêchent d'être emportée par le vent.

Le cheval, essoufflé par l'interminable côte, ralentit de plus en plus son allure. Le cocher est descendu de son siège et suit la voiture en chantonant entre ses dents, et moi, les yeux charmés par cet inoubliable paysage, je savoure cette joie de vivre, cet oubli du temps et de l'espace, cette envolée vers l'infini que donne le tête-à-tête de l'âme avec l'œuvre splendide du Tout-Puissant.

Nous arrivons ainsi jusqu'à une vieille croix de fer qui étend ses bras rouillés à l'angle d'un champ. Le cocher remonte sur son siège, et, laissant la grande route à sa gauche, il prend un chemin qui descend rapidement. Nous traversons un hameau aux maisons mal alignées; dans la demi-ombre des portes, nous apercevons des silhouettes d'hommes et de femmes, et, après quelques tours de roues, la voiture franchit une grille. Des lumières apparaissent. Des exclamations joyeuses se font entendre. Oh! la jolie et bonne chose que l'arrivée sous un toit ami! Les questions qui se croisent sans attendre les réponses et l'installation dans la chambre embaumée de gerbes fleuries, et tous ces mille riens qui traduisent l'affectueuse hospitalité, et les projets qui s'organisent avant même que les malles soient défaits.

Le projet de demain, c'est de visiter Haute-combe, Chatillon, Aix, enfin de faire « le tour du lac ».

II

Le rendez-vous est à neuf heures, au petit port qui est en bas du château. Le yacht, astiqué, reluisant de la coque à la machine, se range contre l'embarcadère pour prendre ses derniers passagers. Nous sommes une vingtaine, dont deux ou trois seulement étrangers au pays. Les présentations faites, le joli yacht se remet en route. Son heureux possesseur lui a donné le nom du plus chevaleresque des anciens seigneurs du Bourget, le *Comte-Vert*, et au-dessous du pavillon de France flotte l'antique croix blanche sur fond de gueules de la Maison de Savoie. Autour de l'hélice, l'eau bleue se moussse d'argent. Nous longeons de hautes falaises verdoyantes hérissées de rochers moussus qui descendent à pic dans le lac, donnant à l'eau miroitante une teinte d'émeraude.

L'aimable capitaine près duquel je suis allé m'asseoir me montre une toute petite plage, qui étend le tapis de son sable d'or devant une anfractuosité de rochers.

— C'est là, me dit-il, que Lamartine a vécu une partie de son roman de *Raphaël*.

— C'est une fausse légende, s'écrie un des passagers, la grotte de Raphaël est de l'autre côté d'Hautecombe.

— Bahl dit en riant un troisième causeur, Lamartine a dû aller rêver dans les deux.

Pour le moment, c'est un peintre qui est installé sur la petite plage. Son pinceau aura-t-il le pouvoir, comme la plume du poète, de reproduire l'harmonieuse symphonie de ces rochers, de ces bois, de ces vallées ombreuses, de ces montagnes, de cette eau chantante?

Voici le promontoire d'Hautecombe. Nous sommes en terre italienne. Lorsque Victor-Emmanuel a cédé à la France, en échange de la future couronne d'Italie, son patrimoine de l'autre côté des Alpes, il a réservé à perpétuité à sa Maison la propriété du territoire d'Hautecombe. Des croix marquent la ligne-frontière de cette enclave. Le promontoire forme une baie riante, ombragée d'arbres. Deux estacades s'avancent dans l'eau. L'une est la propriété des moines, l'autre celle de la Compagnie des bateaux à vapeur d'Aix à Hautecombe.

Le *Comte-Vert* a naturellement toute autorisation pour aborder sur le domaine des moines et, laissant le soin de débarquer les lourds paniers de provisions aux hommes d'équipage, nous prenons le large chemin en pente douce qui mène à la célèbre abbaye. Elle est construite sur une terrasse dominant le lac, mais l'entrée principale du monastère et de l'église fait face à la montagne.

Nous ne pouvions choisir pour notre visite un meilleur jour, c'est la fête de saint Bernard, l'un des fondateurs d'Hautecombe. Les portes de l'église sont grandes ouvertes, et avant même que nous en franchissions le seuil, la grave harmonie des chants liturgiques arrive jusqu'à nous. A travers un nuage d'encens, derrière les hautes grilles qui séparent les religieux des fidèles nous apercevons l'autel illuminé, les officiants avec leurs ornements sacerdotaux étincelants de broderies d'or, et prosternés, les moines en robe blanche. Dans la nef, quelques hommes et quelques femmes venus des hameaux voisins sont pieusement agenouillés. Nous faisons comme eux, saisis par cette atmosphère de prières.

Voilà plus de sept cents ans que de ces parvis montent l'hommage, les supplications de l'humanité vers son Créateur. Et la parole du Christ revient à l'esprit des plus indifférents, des plus sceptiques : « Tu es pierre et, sur cette pierre, je bâtirai mon église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle ». Il y a de cela dix-huit siècles, les empires se sont écroulés, les nations se sont transformées, la nature elle-même s'est modifiée; il n'est resté d'immuable ici-bas que le *Credo* formulé par les disciples de Jésus de Nazareth!...

Mais l'office se termine. Le capuchon baissé, les mains jointes dans leurs manches, les moines

regagnent processionnellement leur cloître, les paysans, après un dernier signe de croix, ont quitté l'église du pas lent et mesuré de leurs bœufs; nous restons seuls, en curieux maintenant.

Un petit frère lai, qui nous a aperçu en éteignant les cierges, est allé prévenir le P. abbé, et bientôt nous voyons arriver vers nous, le sourire aux lèvres, un religieux au type italien très prononcé. La tonsure monacale donne plus de relief encore à sa physionomie intelligente et mobile qu'éclairent de grands yeux noirs.

Avec un fort accent piémontais, mais dans un français des plus académiques, le religieux se met courtoisement à notre disposition pour nous faire les honneurs de son abbaye.

Il nous en raconte la fondation, qui remonte à l'an 1125. En ce terrible et grand Moyen âge où les âmes étaient aussi fortement trempées que l'acier des épées et des armures; où le crime et la vertu étaient en quelque sorte hors de proportion, les hommes ne trouvaient d'autre asile pour leur faiblesse, d'autre refuge pour leur découragement et leur repentir que l'ombre d'un monastère. Quand la pieuse ruche était trop peuplée, un essaim allait établir ailleurs un nouveau centre de retraite et de prières. C'est ainsi qu'au commencement du xii^e siècle une colonie du monastère de Sainte-Marie d'Aulps vint s'établir sur la rive droite du lac du Bourget, dans la vallée ou combe (1) de Cessens. Comme cette vallée est relativement élevée, les moines donnèrent à leur nouvelle résidence le nom de Hautecombe.

Lorsque saint Bernard entreprit sa grande réforme des ordres monastiques, il trouva un dévoué coopérateur dans l'abbé de Sainte-Marie d'Aulps, saint Guérin. Celui-ci envoya aux religieux d'Hautecombe, pour les diriger, le vertueux abbé d'Haute-ri-ve, en leur enjoignant de quitter la vie érémitique pour se réunir en communauté. Les religieux obéirent, et une chronique du xvi^e siècle raconte que le nouveau Père abbé reçut du Ciel l'inspiration de quitter Cessens pour aller de l'autre côté du lac. *Dans ce lieu dévotieux par miracle y apparut une lumière resplendissante qui se montrait de jour et de nuyct.*

Ce lieu dévotieux par miracle s'appelait alors Charraya; en en demandant la concession à Amédée III les religieux, voulant garder le souvenir de leur première retraite, désirèrent lui donner le nom de Hautecombe, que ne justifie en aucune façon l'aspect du terrain. Mais, en ces temps lointains, on n'épilguait pas sur les étymologies, et la charte signée par le comte de Savoie porte la donation de toutes les terres qu'il possédait à Charraya, maintenant Hautecombe, pour y établir un monastère en l'honneur de Dieu et de la bienheureuse vierge Marie. La nouvelle abbaye

devint le lieu de sépulture privilégié des princes de la Maison de Savoie; l'aimable religieux qui nous a été donné pour guide nous montre les tombeaux d'Amédée V, le Charlemagne savoyard, d'Amédée VI, le légendaire comte Vert, d'Amédée VII, surnommé le comte Rouge, à cause de la couleur de ses cheveux. Son souvenir nous intéresse particulièrement; il avait épousé une princesse de la Maison de France, et il guerroya contre les Anglais pour le roi Charles VI.

Près de ces vaillants porteurs d'épée, de ces ancêtres de rois, reposent des hommes d'Eglise, des pasteurs d'âmes :

Voici la tombe de Guillaume de Savoie, qui fut, au xiii^e siècle, légat du Saint-Siège en France, évêque de Valence et de Liège, et eut l'honneur de « souffrir et de mourir pour la justice ». L'ardeur de son zèle, la fière indépendance de son caractère lui avait fait de nombreux ennemis. Comme le saint évêque s'était arrêté à Assise, au retour d'un pèlerinage à Rome, des sbires s'emparèrent de lui, le jetèrent dans une étroite prison, où il périt empoisonné.

Le moine qui évoque ce dramatique épisode ne sait pas nous dire si les princes de Savoie vengèrent l'assassinat de leur parent, ni comment la dépouille du martyr fut ramenée à Hautecombe. Il est beaucoup mieux renseigné sur le compte du bienheureux Boniface, dont le tombeau est derrière l'autel. D'une beauté remarquable, disent les Chroniques du temps, mais dédaigneux des vains plaisirs du monde, il avait à peine l'âge d'homme lorsqu'il s'en fut habiter une cellule à la Grande-Chartreuse. Il croyait y passer sa vie dans la douce paix de la solitude, et voilà que le renom de sa science, de sa sagesse, de ses hautes vertus franchissant les défilés des Alpes, un ordre du Souverain Pontife l'arrache à sa retraite. Il lui faut accepter l'évêché de Belley, puis la lourde charge d'archevêque de Cantorbéry et de primat d'Angleterre.

Après avoir passé plusieurs années dans la brumeuse Angleterre, Boniface voulut revoir une dernière fois le beau ciel bleu, les hautes montagnes de la terre natale et, au printemps de 1270, il se mit en route pour la Savoie. Fatigué par ce long voyage, il tomba gravement malade à Sainte-Hélène, dans la vallée de l'Isère, que dominent les sommets dentelés des Alpes. Le vieillard ne se fit pas d'illusion : c'était la mort qui venait. Il la salua comme l'ambassadrice du Dieu, qu'il avait si passionnément aimé et servi, et s'éteignit doucement le 12 juillet, après avoir comblé de libéralités nombre d'hôpitaux, d'abbayes, d'églises et de couvents en Savoie, en Piémont, en France et en Angleterre.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)

(1) En vieux français *combe* signifie une vallée entre deux montagnes.



BIBLIOGRAPHIE



Nos lectrices nous savent gré, nous n'en doutons pas, de donner, dans ces articles destinés à guider leur choix de lectures, une place importante aux ouvrages instructifs. Le premier dont nous avons à parler, cette fois, se recommande près d'elles par le nom seul de son auteur.

L'Irlande et O'Connell (1), par J. DE LA FAYE, est une œuvre d'un sérieux intérêt, retraçant, de façon claire et brillante, les luttes douloureuses que le peuple irlandais a souffertes pour sa foi, puis dressant la grande figure du libérateur au centre du tableau. On le voit vivre, on entend presque, à travers d'intelligentes citations, sa célèbre éloquence. C'est tout un épisode, et non le moindre, de l'histoire de ce siècle.

Plaçons auprès, comme un pastel à côté d'une statue, l'aimable biographie que M^{me} D'ARMAILLÉ consacre à *Désirée Clary* (2), la fiancée dédaignée de Bonaparte. L'époque napoléonienne a toujours quelque chose à nous apprendre. Ici, l'héroïne n'est pas très sympathique, son rôle pas assez net, malgré le talent mis à nous le présenter. Mais la fille du négociant de Marseille, en devenant épouse d'un maréchal, puis reine de Suède, a été intimement liée à des événements d'un intérêt puissant, et le caractère jaloux de Bernadotte, mobile de toute sa conduite, est très finement exposé dans cette intéressante étude.

Avec M. D'HÉRICHAULT et ses *Amis des Saints* (3), nous passons dans une autre sphère. C'est une charmante idée que d'avoir recherché ce que fut, pour ces grandes âmes qui s'appellent saint Augustin, saint Benoît, saint Dominique, etc., l'amitié, surnaturalisée, mais gardant toute sa douceur. D'autres amitiés saintes (elles sont nombreuses) pouvaient trouver place dans ces récits un peu courts, ce qu'on regrette d'autant plus que les détails en sont délicieux et que le style révèle l'écrivain expérimenté.

A. AYLISSON est une amie de ce journal; aussi nos abonnées accueilleront-elles avec empressement son *Ame vaillante* (4). Très vaillante, en

effet, cette sœur aînée vouant son existence à sa cadette, reconstituant le foyer et l'aisance perdus, obligée de recommencer sa tâche alors qu'elle croit pouvoir vivre et être heureuse à son tour, mais ne se lassant jamais de son abnégation. C'est un de ces romans qui sont utiles en montrant la vie sous l'aspect du devoir.

Scruple (1), par la BARONNE DE BAULNY, offre, dans une action plus romanesque, des sentiments non moins élevés. Les deux figures centrales, Lionel et Sybille, sont infiniment sympathiques. Peut-être trouvera-t-on excessif le scrupule, noble et délicat d'ailleurs, qui brise leurs existences, et se dira-t-on que rien ne vaut une explication franche. Mais ces malentendus sont assez fréquents dans la réalité pour qu'on les accepte dans la fiction. Les jeunes filles liront ce roman distingué, qui est de ceux qui leur plaisent, malgré la mélancolie du dénouement.

Il en est de même d'un recueil de nouvelles : *En tous pays* (2), par la COMTESSE OLGA, qui nous promène non seulement à travers le globe, mais à travers les siècles, depuis Rome, avec la *vestale Maxime*, jusqu'à la petite Malgache, mourant pour un soldat français. Ces tableaux variés, colorés, sont l'expression d'une pensée toujours haute et originale; leur caractère permet de mettre cet ouvrage entre toutes les mains.

Maître Beaujouan (3), par M. D'HARCOET, est l'histoire d'une jeune orpheline injustement dépouillée de sa fortune. Dans la même collection, d'une morale profondément chrétienne, d'un intérêt soutenu, nous trouvons deux autres jolis récits destinés à des lecteurs plus jeunes, de douze à quinze ans : *Jean de Nivelle* (4), par la VICOMTESSE DE PITRAY, laborieuse conversion d'une mauvaise tête, à force d'épreuves; et *l'Enfant d'adoption* (5), par F. DE NOCÉ, où rayonne la douce figure d'un petit naufragé. Enfin, comme d'actualité, nous mentionnerons les *Fleurs de la première communion* (6), par l'ABBÉ LOTH, récits historiques ou anecdotiques destinés aux catéchismes, et pouvant être offerts aux premiers communiantes ou aux renouvelants, car ils sont écrits de façon à être lus avec fruit à la fin de l'enseignement religieux, dont ils perpétueront les salutaires impressions.

A. CHEVALIER.

(1) Bloud et Barral, 4, rue Madame. — 4 fr.; franco, 4 fr. 50.

(2) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins. — 3 fr. 50.

(3) Gaume, 3, rue de l'Abbaye. — 3 fr.

(4) Firmin-Didot, rue Jacob, 56. (Bibl. des mères de famille.) — 2 fr. 50.

(1) Librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph. — 3 fr. 50.

(2) Delhomme et Brigue, 83, rue de Rennes. — 3 fr.

(3-4-5) Haton, 38, rue Bonaparte. — Br., 3 fr.

(6) Haton, 38, rue Bonaparte. — 3 fr. 50.



TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

DEUXIÈME PARTIE

I



Le général commandant le 14^e corps d'armée et M^{me} de Lossèbe prient le lieutenant de Kerhédren de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le mardi 8 avril ».

— C'est ce soir ; c'est bien ce qu'il me semblait. Vous viendrez, Kerhédren ?

— Où ça ? demande Pierre, perdu dans la fumée de sa

cigarette, au camarade qui vient de regliser l'invitation dans sa glace.

— Chez le gouverneur. Il a deux filles charmantes et qui aiment le monde ! Leur mère aussi, du reste. Ces dames ont métamorphosé notre épouvantable quartier-général. C'est certainement la maison où l'on s'amuse le plus à Lyon, maintenant. Vous n'étiez pas là, à leur dernier mardi ? Non, c'est vrai. Je vous ai vu le lendemain, vous arriviez. Quelle thébàide que votre Pas-des-Lanciers ! Et six semaines là dedans !

— Vous avez eu un vrai courage de venir m'y voir.

— Ah ! ça non, par exemple ! Ne plaçons pas la chose sur ce terrain-là, car vous m'avez fait passer une journée exquise. Pensez donc : un vieil ami comme vous, qu'on n'a pas vu depuis les Postes et qu'on sait, à quelques heures de soi, en partance pour le Tonkin ! J'étais ravi de vous retrouver et je le suis encore plus maintenant de voir votre insatiable soif de colonies arrêtée dans son essor, et arrêtée à Lyon, où je file, faute de

mieux, la douce existence des garnisons de province. Combien vous laissera-t-on de temps ici ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'avez rien demandé ?

— Rien du tout. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

— Je vous trouve superbe, par exemple ! Vous demandez le Tonkin : on vous arrête dans des baraques de la Crau. Vous ne vous plaignez pas ; vous avez même la condescendance de vous y trouver fort bien. On vous arrache à votre ermitage de Provence pour vous envoyer à Lyon. Vous vous y installez, vous visitez les gros bonnets, vous vous montrez dans le monde, sans même vous demander si c'est pour huit jours ou pour huit ans. Où irez-vous ensuite ? Et quand ? Cela vous est aussi égal. Vous êtes un drôle de corps. Au collège, vous étiez bien déjà un peu original, mais pas à ce point. En somme, la seule chose stupéfiante que je vous y ai vu faire, c'est d'avoir préféré les *x* à Saumur.

Pierre se lève en souriant, et lui mettant affectueusement la main sur l'épaule :

— Mon pauvre ami, je vous ai déjà dit que je crois en Dieu et, à part cela, à rien !

— Oui, je le sais et je vous plains de tout mon cœur. Histoire de femmes, naturellement ! Mais vous ne m'en *tuez* que d'autant plus alors, en vous posant en mondain comme vous vous êtes posé ici dès votre arrivée : visites, présentations, soirées, danse... Qui m'avait dit que vous étiez sauvage ?

— Bah ! les extrêmes se touchent. Il n'y a rien de tel pour aimer tout le monde que les gens qui n'aiment personne. Avez-vous retrouvé quelques camarades ici dans l'artillerie ?

— Personne. Dans l'infanterie, nous en avons deux ou trois des Postes, entre autres le petit Paillette, qui a été de votre division, car il avait d'abord rêvé Polytechnique. Après cela, il a rêvé Saumur. En fin de compte, il est tout simplement pousse-cailloux.

— Pauvre garçon, n'est-ce pas ? Il n'a pourtant pas l'air trop malheureux.

— Sa femme le console. Vous a-t-il présenté à elle ?

— Je crois bien ! Il m'a traqué jusqu'à ce que j'accepte à dîner.

— Oh ! oh ! quelle marque de confiance ! N'est-ce pas qu'elle est gentille ? Lui est assommant ! Voulez-vous que je vous raconte quelques petits cancons, à moins que cela ne vous ennuie, vous si détaché de tout ?

— Au contraire, vous me faites un vrai plaisir. Je crois entendre mon pauvre Georges, qui me manque tant depuis des mois. C'est inouï, par moments, ce que vous me le rappelez !

— Georges Faubert ? Ah ! oui, votre inséparable, un bien gentil garçon... Tiens ! je ne me donne pas de coups de pied, vous venez de dire que je lui ressemble... Alors je continue à vous mettre au courant. Vous avez aperçu plus ou moins le Tout-Lyon à ce bal de Bellecour, mais de loin, physiquement seulement. Ce soir, muni de mes indications morales, vous croirez les connaître tous. Et puis, en plus, sans vouloir vous cramponner comme Paillette, je me mets à votre disposition au fur et à mesure que vous pourrez en avoir besoin. Oui, j'en veux à Paillette parce qu'il a été stupide pour ses camarades avec sa femme. Elle a sans doute reçu la consigne ; elle ne nous donne même plus la main et la maison nous est fermée, sauf au jour de madame, en grande cérémonie... même en tenue, m'avait suggéré ce serin de Gustave, comme s'il commandait le corps d'armée... D'ailleurs, car les Lössèbe sont les premiers à nous dire de venir chez eux en bourgeois tant que nous voudrions...

Ce mariage est venu rompre notre quatuor légendaire : Rose, Nelly, Roillard (vous savez bien le petit Roillard ?) et moi. Il faudra que je vous présente encore aux « Trois anabaptistes » : William Hopps, fou de joie d'avoir un nom aussi anglais, le n° 1 de sortie de l'Ecole, et une aussi élégante petite femme, chic, Parisienne, vive comme la poudre... Puis sa sœur, un bon garçon qui a coiffé sainte Catherine et n'en a l'air qu'enchanté. Leur père est le grand général blond, tout jeune, que nous avons rencontré ensemble. On ne donnerait pas un verre d'eau sans eux. En voilà qui ne se font pas de bile ! Ils rient toujours...

En dehors de l'armée, dont les ressources seraient trop longues à vous énumérer, il y a quelques jeunes filles du cru pas du tout à dédaigner. Je ne parle pas seulement au point de vue pratique et solide, aussi palpable dans la société indigène qu'il l'est peu dans la militaire...

— Vous connaissez votre Lyon par cœur.

— Oh ! à fond ; pensez donc, en six ans ! Et toujours sur le pont. Pas une soirée, pas un dîner, pas un pique-nique, pas une charade, pas même, hélas ! une vente de charité sans moi... Et ce que j'ai conduit de cotillons !... On n'osait plus me prendre nulle part... Et puis, on ose de nouveau, tant c'est devenu chez moi une fonction habi-

tuelle, sans conséquence pour les réputations. On me commande comme l'orchestre.

— Cela vous amuse ?

— Mais oui, que voulez-vous ! D'ailleurs, même sérieusement parlant, est-ce que cela ne vaut pas mieux que beaucoup d'autres choses ?... S'endormir sur un cotillon suivi de souper, c'est la vraie manière de s'endormir. Et les soupers sont fameux ici !... A ce soir, je vais faire un somme en attendant.

— Etes-vous jeune !... A ce soir !

Et Pierre, lui serrant la main, se renfonça dans son fauteuil.

II

Un calme immense a remplacé chez Pierre les fièvres des premiers jours. Il a fait le sacrifice de sa vie. Que lui importent maintenant toutes choses ? Il se sent dans un état d'absolu détachement et de sérénité libre que rien ne peut plus troubler, et qu'il doit à cette seule pensée autant qu'à ses idées chrétiennes : dans quelques semaines, tout sera fini !

Tout sera fini, et fini dignement, il l'a résolu. Dignement aux yeux de tous, comme devant lui-même et devant Dieu.

Oh ! dormir, se reposer, ne plus souffrir !

Courage, le temps marche si vite ! Courage, debout jusqu'à la dernière heure !

On l'a vu à peine à Kerhédren et à Paris. Là, il a cependant appris la seule chose qui ait pu encore éveiller en lui une émotion de joie et de reconnaissance : M. Louvel n'est pas mort. Cela lui pesait tellement, ce sang qu'il se croyait sur les mains !

Il est reparti très vite pour le camp des Lanciers, où son détachement devait attendre l'ordre d'embarquer pour le Tonkin. Les rares camarades qui l'ont entrevu auparavant lui ont demandé quelles attaches il avait bien pu se créer là-bas pour être si pressé de les retrouver. On l'a appelé « le Tonkinois, l'Ambitieux ». Puis il a disparu, comme il était apparu, sans crier gare.

Les semaines ont passé, l'ordre d'embarquer n'a pas été envoyé. Pierre, toujours silencieux, a d'abord rongé son frein ; puis cette attente lui est devenue aussi indifférente que le reste, aussi indifférente même que le bruit qui commence bien vite à courir : on n'a plus besoin de troupes au Tonkin ; celles-ci ne partiront pas.

Dans sa solitude propice, il a beaucoup songé, beaucoup réfléchi, beaucoup lu ; et toutes les choses de l'humanité ne lui semblent plus que petites, petites, petites, comme ne pouvant plus l'atteindre dans les hauteurs d'où il les regarde à peine.

Il s'est attaché à ce coin sauvage de la Crau,

aux petits oliviers gris, aux terres rougeâtres, à la lumière si transparente du pays de Provence. Il s'est attaché plus que jamais aux choses de la nature, à mesure qu'il s'éloignait davantage de celles de l'homme. Rien pour le distraire. Rien pour le troubler. Il en veut presque aux lettres qui viennent lui apporter des échos de l'extérieur et l'obliger à y répondre. Celles qu'il écrit, lui, effraient ceux qui l'aiment : ce sont des lettres de chartreux. Il raconte du reste à sa sœur qu'il a fait le pèlerinage de la Grande-Chartreuse, et qu'il a failli n'en pas revenir :

— Quoi de plus enviable que ce silence profond, cette paix inaltérable, cette absolue séparation du monde auquel on ne tient plus que par ce site magnifique, incomparable tombeau dans lequel, déjà mort, on attend l'éternité...

Qui sait, ajoute-t-il en finissant, si ce ne sera pas là mon Tonkin ?

C'est ainsi que, lorsqu'il a perdu tout espoir d'embarquer pour l'Asie, il conserve encore sa sérénité, et semble même reprendre un certain goût passager aux choses qu'il se sent si sûr de pouvoir quitter à jamais.

Madeleine ? Céral ? le passé ?...

Il y pense, il en parlerait, au besoin, tant le scepticisme et le mépris l'ont fait fort contre l'amour et la douleur.

Il lui semble que tout cela s'est passé il y a bien longtemps, au début d'une longue, longue vie dont il touche le terme.

Il a pleuré à Cannes, comme il n'avait pas pleuré à la mort de sa mère. Maintenant il hausse les épaules et sourit d'un sourire ironique qui a laissé au coin de sa lèvre une habitude de plissement amer et moqueur.

Les femmes ! La foi ! Les promesses ! Le monde ! La vie !!

Et, au milieu de son beau front élargi, se creuse aussi, plus profond, le pli vertical stéréotypé là à présent pour toujours, et qui donne à sa physionomie un étrange caractère de gravité. Avec ses traits, sa stature, son grand air, il n'a jamais passé inaperçu, mais l'impression qu'il produit maintenant effrayerait, n'était son regard que la sévérité n'a pas voilé entièrement, et qui a conservé ce rayonnement à lui si particulier. Rayonnement qui cherche l'âme, la creuse, la pénètre jusqu'à ce qu'il l'ait attirée.

Qui est-ce ? a-t-on dit à Lyon, dès le premier jour qu'il a paru.

Et les personnes auxquelles il se faisait présenter se sentaient presque reconnaissantes, et les jeunes filles qu'il invitait à danser se sentaient tout heureuses, laissant du premier coup, pour lui, les engagements les plus favorables.

Qui est-ce ?

Le comte de Kerhédren ; il a un roman dans sa vie ; il voulait partir pour le Tonkin, et son détachement est celui qu'on a arrêté au camp des

Lanciers, puis à Lyon, maintenant, avant de rentrer à Vincennes.

Voilà tout ce qu'on dit, tout ce qu'on sait.

Et Pierre est invité partout, sa glace est aussi constellée de cartes que celles des cavaliers, « Gros frères » ou « Légère », les plus courus.

Il a trouvé à s'installer aux Brotteaux, en plein quartier de la cavalerie. Il s'est contenté d'une chambre, plus modeste que confortable, dans une maison meublée, vrai phalanstère d'officiers, nid d'une bande bruyante, qui s'échappe chaque soir, pleine de joyeux projets.

On s'est vainement efforcé d'y faire participer Pierre. Sans se poser en censeur de ses camarades, sans les blesser ni les gêner en rien, il s'est fait une place à part. On cause de tout devant lui ; on lui raconte ; il écoute avec intérêt ; pour un peu, on lui demanderait des conseils. Mais quand, seul de son espèce, il a dit : « Je rentre », personne n'a plus même l'idée d'insister ou de railler, de le blâmer, de l'interroger ou de hausser les épaules. Le pli a été pris tout de suite. Tous lui serrent la main, et il rentre travailler dans sa chambre souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il s'est mis aux langues ; il veut faire du Droit, de la Théologie.

Au Pas-des-Lanciers, il a organisé tout cela, ne s'écartant jamais d'un programme réglé heure par heure. A Lyon, cela devient de plus en plus difficile avec la vie du monde qui s'installe, et attire Pierre, et qui lui semble aussi comme un nouveau champ d'études, une branche pratique de philosophie en action.

— Vous vous êtes enfin décidé à quitter vos occupations sérieuses pour le monde ? lui a-t-on demandé. L'utile pour l'agréable ?

— Agréable ? répond Pierre avec un sourire sceptique. Qu'est-ce qui est agréable ? Utile ? Qu'est-ce qui est utile ? Quand je partirai pour l'autre monde, ne me restera-t-il pas autant de mes cotillons que de mes bouquins ?

III

Le quartier-général du 14^e corps d'armée n'est digne en rien de la seconde ville de France. Vieux, noir, bas, triste, étouffé entre d'anciennes petites rues, il ne prend un peu de jour et de soleil que grâce aux trois arbustes et à la plate-bande, qui séparent ses fenêtres méridionales d'une rue relativement plus animée, la rue Victor-Hugo, ex-Bourbon, l'artère qui monopolise toute la circulation entre Bellecour et Perrache.

A l'intérieur, comme à l'extérieur, l'immeuble tombe en vétusté ; on voit que des célibataires viennent de s'y succéder longtemps. A part la chambre et le cabinet du gouverneur, tout était fermé ; les grands salons du premier ne s'ouvraient

que pour les rares grands jours qui faisaient affluer, entre neuf heures et onze heures, comme un courant qui passe et disparaît aussitôt, tous les officiers du commandement.

Du punch, du champagne; en été, la musique militaire au milieu de la plate-bande et des trois arbustes. Beaucoup de badauds se massant le long de la grille, et débordant de l'étroit trottoir dans la rue pour gêner les rares voitures qui disputent la place au tramway des Brotteaux : le quartier-général ne connaissait pas d'autres extras quand les Lossèbe vinrent y opérer une révolution.

Le général commandait une division depuis plusieurs années déjà à Lyon quand, à la suite de démarches imprévues, il y obtint la plume blanche; et M^{me} de Lossèbe, qui d'ailleurs n'y avait pas été étrangère, n'eut qu'à transporter ses habitudes mondaines de l'avenue de Noailles à la rue Boissac.

La mesure n'en devint ni plus blanche, ni plus haute, ni plus neuve. Un je ne sais quoi d'insaisissable et de réel pourtant, ce qui fait l'âme de toute habitation, y avait été métamorphosé, et cela transpirait jusque sur l'extérieur. Le morne quartier-général était devenu gai, le plus gai, le plus brillant centre de réunion, faisant fusionner là toutes les armées, non seulement entre elles, mais encore avec le groupe le plus sélect de la société indigène.

A première vue, on aurait juré qu'il y avait de la fortune dans une maison aussi ouverte. En plus des grands mardis, on recevait dans l'intimité tous les samedis soirs. Là, comme à la réception de l'après-midi, toujours le thé le plus abondant, préparé et servi selon le goût de chacun.

Ces dames sortaient beaucoup, et toujours ensemble toutes trois, malgré le jeune âge de la cadette. Elles adoraient la toilette, la portaient très bien, et ne perdaient pas une occasion de le faire remarquer. Le capital le plus productif restait cependant la plume blanche du général, aux revenus de laquelle les domaines patrimoniaux du Périgord n'ajoutaient, bon an mal an, qu'une dizaine de mille francs.

Quelle dot avaient ces demoiselles ?

Qu'importe ? L'aînée avec ses vingt ans, la cadette avec ses seize ans étaient charmantes comme leur mère, toutes trois aussi aimables, aussi gaies, aussi accueillantes, aussi folles du monde et du plaisir, et le *Tout-Lyon* militaire et civil ne manquait jamais de répondre à leur premier appel.

En arrivant, à onze heures, au quartier-général, Pierre se rendit compte aussitôt que le *Tout-Lyon* était là. Son ami Florian d'Estempré, qui le guettait à la porte, fit son entrée avec lui pour le présenter aux uns et aux autres, et compléter ses explications de l'après-midi.

On dansait déjà depuis un moment. Quand la valse fut finie, Pierre se fit conduire à mesdemoi-

selles de Lossèbe, qu'il eut beaucoup de peine à rejoindre, l'aînée prolongeant la valse par des allées et venues sans fin avec son danseur; la seconde, absolument masquée par le grand cercle qui l'entourait et qui riait avec elle comme avec une jeune femme.

Pierre est en règle; il les a invitées toutes deux. Nelly lui a promis la prochaine valse, et Maggy un quadrille. Il n'a même pas pu s'empêcher de remarquer le regard plein d'intérêt que lui a jeté l'aînée en lui promettant tout de suite sa première valse, alors qu'il s'attendait à la septième ou huitième tout au plus.

Bah! pense-t-il en haussant les épaules. Imagination de jeune fille! Elles sont toutes les mêmes! On lui aura raconté quelque chose de mon histoire, et elle me trouve intéressant parce que j'ai été berné par une de ses semblables. Elle ferait mieux de se moquer de moi que de me plaindre... Car elle me plaint, il n'y a pas à le nier, se répète Pierre après la valse, où Nelly a mis tout ce qu'elle a pu mettre d'affectueuse amabilité.

Elle le plaint, c'est vrai. Elle sait qu'il adorait une jeune fille, qu'il devait l'épouser, et qu'au retour du Tonkin, il l'a trouvée la femme d'un autre. Elle sait cela et, depuis qu'elle le sait, elle se sent attirée vers celui qui a été si indignement trompé. Sa nature bonne et tendre se révolte; il lui semble qu'elle hait cette femme, et que le monde entier devrait se liguier pour tâcher de consoler le pauvre garçon.

Il ne veut rien laisser voir, pense-t-elle, mais il doit souffrir d'autant plus. Si l'on pouvait lui faire un peu de bien, arriver discrètement à panser cette blessure! La vie ne peut être finie pour lui parce qu'une femme indigne de lui l'a trompé. Indigne de lui, oh! oui! bien sûr! Lui n'aurait pas fait cela. Il doit être ferme comme un roc et, en même temps, il doit si bien savoir aimer!

Dès la première fois qu'elle a vu Pierre, Nelly l'a remarqué; c'était pendant une visite; depuis, elle a beaucoup pensé au jeune homme, et, ce soir, elle ne le perd presque pas des yeux.

A peine est-il entré dans le salon de sa mère, elle a senti se rompre, comme sous un effet magique, le charme des divers flirts qui l'entourent; elle a senti que tout cela était banal et sans intérêt auprès de l'immense pitié qu'éveille en elle le nouveau venu.

Quel courage à lui de venir dans le monde! Peut-être cherche-t-il à s'étourdir... Si on lui demandait de conduire le cotillon? Comme cela? A peine présenté? Ce n'est pas faisable, hélas! Ce sera encore Florian d'Estempré, toujours Florian? Il est ennuyeux, à la fin!... Avec qui M. de Kerhédren dansera-t-il le cotillon?... Il partira peut-être avant le commencement? Pauvre garçon!

Non : le voilà avec la petite M^{me} Hopps. Tant mieux! Nelly a souvent demandé à celle-ci de se mettre auprès d'elle pour l'aider; elle lui recom-

mandera son danseur et veillera elle-même, au besoin.

Mais elle s'aperçoit que la conversation ne languit pas entre ses voisins; elle a beau les combler d'accessoires, ils dansent peu, et elle les entend causer tout le temps au milieu de l'activité que réclament d'elle ses importantes fonctions. Elle entend la voix gaie, aimable, curieuse de la jeune Parisienne parler en saillies rapides, et la voix calme et sonore de Pierre lui répondre lentement, longuement, toujours sans embarras. De quoi parlent-ils? Ceci, elle ne l'entend pas.

Mais quand les bougies du souper restent seules à éteindre entre les maîtres de maison et le fidèle trio Hopps, la petite femme s'exprime avec une telle impétuosité sur la « tête à passion » de son danseur que son jeune mari met gaiement le holà, et qu'une heure plus tard, Nelly, les larmes aux yeux, cherche vainement à s'endormir.

IV

Voilà Pierre lancé et, tous les soirs, fêté partout. Il connaît assez les nuances de ces choses au milieu desquelles il se meut, pour se rendre bien vite compte que Nelly le plaint beaucoup, oh ! mais, décidément, beaucoup !

Florian l'en plaisante. Que lui importe ? Que lui importe, à lui, et ce qu'on fait et ce qu'on pense ? Rien ne saurait troubler la liberté absolue de son esprit. Il parle à tous ceux qui veulent, autant qu'ils le veulent. Un petit pli en plus, dans l'ironie de sa lèvre, quand il s'adresse aux femmes, voilà tout.

Une pourtant lui a fait secouer quelque chose de son masque en s'adressant à lui tout droit, sans préambule ni coquetterie, le regard bien en face, avec autant d'aise et de simplicité franche que si c'était un camarade.

— Vraiment ? Ce n'est pas par pose, tout ce que vous dites là ? lui a demandé Andrée Hopps, alors qu'il finissait une théorie un peu longue sur le désabusement, l'impossibilité d'être heureux.

— Par pose, mademoiselle ! On ne m'a encore jamais fait ce reproche-là.

— N'importe ! Si malheureux que vous soyez ou que vous vous croyiez, vous ne pouvez pas vis-à-vis de vous-même, là, franchement, sans pose, je le répète, d'homme désillusionné, vous ne pouvez pas croire tout bonheur impossible à jamais pour vous. La vie est longue, quelquefois. A vous entendre parler, les femmes ne sont que mensonge et le monde que pièges. Mais il n'y a pas que là qu'on puisse chercher le bonheur.

— A la Chartreuse, n'est-ce pas ?

— A la Chartreuse peut-être, si c'est votre goût ; mais enfin, là ou ailleurs, vous savez très bien que vous êtes encore susceptible d'avoir quelque

chose à faire ici-bas, quelque chose de bon, quelque chose d'heureux, par conséquent.

C'est drôle de causer ainsi dans le monde et Pierre y prenait un intérêt, pour la première fois, sincère ; pour la première fois, laissant vibrer de nouveau quelque chose de son âme elle-même. Oui, c'est drôle, pensait-il. Qui est-ce qui me parle quelquefois comme cela ?... Je sais... Une femme aussi... Marie ! Mais une sœur de Saint-Vincent-de-Paul n'est pas une femme comme je les connais et les méprise. Celle-ci non plus n'est pas une femme : elle ne flirte pas. Qui est-ce ?... Quelque voix que Dieu envoie sur ma route... Devrais-je croire encore au bonheur ?...

Un double intérêt attire Pierre maintenant partout, dans toutes ces réunions : la foi d'Andrée et la pitié de Nelly. A l'une, il va de parti pris, nettement, avec sa seule volonté, d'autant plus confiante qu'il sent celle à qui il s'adresse plus invulnérable dans sa sereine cordialité. A l'autre, il va malgré lui, attiré par un aimant inexplicable, et d'autant plus silencieux et timide que les grands yeux tristes le regardent plus profondément.

Il sent que quelque chose d'inévitable se prépare... Quoi ?... Bah ! il verra bien !

C'est chez la sémillante veuve du vieux général Raudis qu'il a eu lieu de se poser de nouveau et tout à fait sérieusement cette question, qu'il n'avait pas voulu creuser tout d'abord.

C'était un simple thé, un tout petit groupe sélect, rien que l'intimité, dont Pierre, naturellement.

Quand il arrive, il voit du premier coup qu'il ne s'ennuiera pas. Il va saluer les parents, passe aux jeunes femmes où, entre Andrée et Hermance, il est confisqué un instant, puis quittant les deux belles-sœurs, qui l'y engagent malicieusement, souriant, lui aussi, il s'approche des jeunes filles.

A-t-elle fait exprès, Nelly, de laisser juste à ce moment ce groupe pour s'installer dans le petit salon voisin, devant d'immenses albums ?

Elle paraît très absorbée, sous le grand abat-jour de dentelle noir et jaune, et ne bouge même pas quand elle sent son cœur tressaillir à l'approche de celui qu'elle ne s'avoue pas encore aimer.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, monsieur.

Et d'un geste rapide, machinal, inconscient peut-être, elle dégage pour Pierre une chaise à côté d'elle.

Il s'assied.

— Elles sont très intéressantes, ces photographies. Voulez-vous les voir, monsieur, vous qui connaissez tous ces pays lointains ? Il n'y a pas longtemps, je crois, que vous êtes de retour ?

La conversation s'engage entre eux. Pierre voit que la jeune fille en est heureuse et lui-même y trouvant un plaisir (bien éphémère sans doute), pourquoi ne pas le grappiller tout de même au pas-

sage? D'ailleurs, on ne cause pas tout le temps; elles sont vraiment très intéressantes, ces photographies, envoyées par quelque ami voyageur de l'Extrême-Orient. Pierre se tait devant un monde d'impressions qu'elles réveillent : cette pagode, ce petit bois d'aréquiers... Qu'il était heureux dans ce temps de soleil, de fièvre, de misère... et d'espoir ! Et maintenant !...

Avec un soupir étouffé il hausse les épaules et détache les yeux de la page ouverte là devant lui, sous sa main involontairement crispée.

Son regard, qu'il cherche à relever gai ou distrait, rencontre celui de Nelly, si triste, si tendre, si anxieux qu'il ne peut reprendre tout de suite une conversation banale.

— Pardon, mademoiselle, je m'oubliais dans des souvenirs de campagne. Excusez-moi, je vous en prie.

Qu'est-ce qu'elle lui répond à voix basse, si basse qu'on l'entend à peine ?

Et le silence se prolonge jusqu'à ce qu'ils voient tout à coup deux tasses de thé que leur tend, avec un regard légèrement railleur, M^{lle} Andrée ; Nelly rougit jusqu'aux cheveux et, ne sachant que dire, s'embrouille de plus en plus en s'exclamant :

— Le thé ! Déjà ! Quelle heure est-il donc ? Nous arrivons...

Onze heures sont sonnées. Il n'était pas dix heures quand Pierre est arrivé... Plus d'une heure qu'ils sont là.

Pierre, lui, s'est déjà levé sans gêne ni affection. Il a eu du plaisir, dira-t-on, à causer une heure avec M^{lle} de Lossèbe... Eh ! bien, après ?

Il suit Andrée, qu'il débarrasse de ses tasses, et s'adressant à elle gaîment, à demi voix :

— Vous vous moquiez de nous, tout à l'heure, n'est-ce pas, mademoiselle ? Vous me trouvez ridicule, inconséquent ?

— Permettez ! Vous, Chartreux, vous pouvez trouver tout cela. Moi, simplement sceptique, je ne vous trouve même pas étonnant. C'est tout naturel. Et, tenez, voulez-vous que je vous dise ? Cela m'a fait plaisir.

— Non, mademoiselle, vous vous trompez. Tout est mort et bien mort !

Nelly, restée seule, lutte en vain contre le rougeur qui l'a envahie au regard de son amie. Son amie?... Elle la déteste !

— Est-ce que tu l'aimes, toi, Andrée ? dit-elle à sa sœur en rentrant.

— Andrée ! Si j'aime Andrée ? En voilà une question ! Est-ce que tu ne l'aimes pas, toi, par hasard ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit, mon Dieu ? C'est parce qu'elle a ri en te trouvant seule avec M. de Kerhédren, après une heure de tête-à-tête ? Est-ce qu'il va remplacer Florian, ce nouveau venu, avec sa tête à passion ? Elle a eu bien raison de rire, Andrée, tant pis pour toi ! Si tu crois que tout le monde ne l'a pas remarqué ! Même papa ! Et il n'en était pas trop content ! Vraiment, je t'assure, tu exagères !

— Oh ! toi aussi ! Je suis trop malheureuse ! murmure la jeune fille en sanglotant. Toujours tout le monde contre moi !...

— Voyons, Nelly, ne dis pas de bêtises ! Tu as tes nerfs, ce soir. Dors vite, cela vaudra mieux.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)



SOUVENIRS FANÉS

*Que me veux-tu, fleur oubliée,
O mystérieux souvenir ?
Dans cette page repliée
Que fais-tu ? D'où peux-tu venir ?*

*Prisonnière que je délivre,
Fantôme frêle et fatigué,
Lorsque je te mis dans ce livre,
Étais-je triste ? étais-je gai ?*

*La main qui t'avait ramassée
Dans le bois, au bord du chemin,
Peut-elle encore être pressée ?
Connait-elle encore ma main ?*

*En vain dans tout mon passé j'erre,
Remontant les jours révolus,
Ma pauvre petite étrangère,
Hélas ! je ne te connais plus.*

*Mais reçois mon culte anonyme ;
Pardonne à mon cœur affaibli,
Et que ton odeur se ranime :
J'élève un autel à l'oubli.*

*Parfums dispersés sur ma trace,
Souvenirs laissés sans abris,
Dans cette fleur faites-moi grâce,
Pardonnez-moi dans ce débris.*

LAURENT PICHAT.



CHEMIN MONTANT

SUITE



A lettre que Françoise, assise dans sa chambre, était en train de relire avant de la fermer, tandis qu'elle attendait Mme Lefeyve, toujours un peu longue à sa toilette, aurait suffi pour renseigner parfaitement tout lecteur sur ce qui s'était passé :

« Cher bon ami, je ne sais ce que
« ma tante a pu vous écrire
« à mon sujet pour vous in-
« quiéter ainsi. J'étais, il est
« vrai, un peu plus fatiguée du
« voyage que je ne
« vous l'avouais dans
« ma première lettre,
« mais, deux jours
« plus tard, il n'y pa-
« raissait plus. J'ai été
« voir le docteur X.,
« comme vous me l'a-
« viez fait promettre ;
« Mme Lefeyve (qui
« est charmante) a eu

« l'amabilité de m'accompagner : j'avais persuadé
« à ma tante que cela la fatiguerait trop. Le doc-
« teur m'a ordonné de boire de l'eau une fois par
« jour et de respirer le plus possible l'air de la
« montagne ; il dit que j'ai surtout besoin de repos
« d'esprit et de distraction. Comme je vous ai pro-
« mis de faire tout ce qu'il ordonnerait, je bois de
« l'eau (elle est très mauvaise !), je me repose, je
« me promène, je me distrais... à me laisser vivre,
« ainsi que vous me l'avez recommandé. Isabelle
« Lefeyve voulait m'emmener au Casino, mais j'ai
« prétexté... mon traitement ! Et je suis enchantée
« d'avoir cette raison, plus ou moins réelle, pour
« éviter une distraction qui ne me tente pas du
« tout. Vous m'avez tant grondée et sermonnée
« depuis un mois que vous pouvez bien me
« passer cela, puisque, pour tout le reste, j'ob-
« serve si exactement toutes vos prescriptions.

« C'est un drôle de monde que celui d'ici, et
« plus singulier que très amusant à observer, du
« reste. Les malades ne pensent qu'à eux et sont
« impitoyables pour leur prochain, surtout pour
« le prochain bien portant, auquel ils adressent

« des regards d'envie qui font grand pitié parfois.
« On m'en a jeté souvent déjà, à moi, de ces re-
« gards-là, entre autres une pauvre femme dont la
« fille semble dans un si triste état que j'étais
« presque tentée de demander pardon à sa mère
« d'avoir bonne mine ! Vous voyez que les lettres
« de ma tante ont tort de vous donner de mauvais
« rêves ! Les autres gens font beaucoup de bruit
« et paraissent se donner un mal énorme pour
« arriver à se persuader qu'ils s'amusez immen-
« sément. Jusqu'ici je ne trouve pas cette gaieté
« très communicative, et, je vous l'assure, ce ne
« sont pas les représentations et les danses du
« Casino qu'il me faut. Là, je ne pourrais pas
« penser à tout ce que vous m'avez dit, et c'est d'y
« penser qui me fait du bien.

« Pendant nos promenades, au contraire, j'ai
« tout le loisir de songer. Je me rappelle nos
« conversations et vos reproches ; il se fait une
« grande paix dans mon esprit... sinon ailleurs,
« jusqu'à présent. Je sens que vous aviez raison
« en tout et sur tout, et je prends pour l'avenir
« tant de belles et braves résolutions que vous en
« seriez vous-même dans l'admiration. Seule-
« ment... c'est à recommencer tous les jours !
« Mais, maintenant j'ai compris, par vous, ce que
« je devais faire ; et je ne reculerai pas, vous le
« verrez, quand il faudra se mettre à l'œuvre.

« Je me sens vraiment bien plus forte, depuis
« huit jours que je suis ici ; et j'éprouve une im-
« mense contrition quand je songe à la grande
« colère dans laquelle je me suis mise contre vous,
« lorsque j'ai su que vous aviez écrit à ma tante
« d'Auvray pour lui demander si elle pouvait me
« recevoir. J'ai été très méchante, me l'avez-vous
« pardonné, ami ? Vous m'avez dit que j'allais
« tomber malade, je vous ai répondu que ce
« n'était pas vrai et que cela m'était égal. Mainte-
« nant je vois bien que c'était vrai, et je com-
« prends que cela ne devait pas m'être égal. Ce
« n'est pas au moment où mon père commence à
« se sentir plus heureux et paisible que je dois, en
« égoïste, le troubler par une nouvelle inquiétude.
« Je deviens très philosophe, je me dis qu'il fau-
« drait tâcher de vivre comme si on n'était pas soi,
« comme si on était les autres.

« J'avais craint que mon installation ici ne pa-

« rût indiscrete à Maurice Lefeyve et sa femme.
 « J'ai été vite rassurée sur ce point; ils m'ont reçu
 « tous deux à bras ouverts. Ils sont aimables de la
 « bonne façon, et s'occupent de moi juste assez
 « pour m'être agréable, sans jamais m'ennuyer.
 « Ils se montrent d'une reconnaissance exagérée
 « parce que j'attire un peu sur moi l'attention de
 « ma tante, qui les accaparait par trop, je crois,
 « pour leur goût, et ils me font entrer dans toutes
 « sortes de petits complots, afin, disent-ils, de
 « se ménager des tête-à-tête sans perdre leur
 « prestige de gravité. Ils sont bien amusants!
 « Maurice est l'excellent garçon que j'ai toujours
 « connu et Isabelle aussi charmante que possible.

« Vous le voyez, cher bon ami, tout est pour
 « le mieux, je suis en train de devenir vaillante
 « de toutes façons, autant que vous le pouvez désirer;
 « ne vous tourmentez donc plus à cause de moi.

« Cette lettre vous prouvera que je puis, maintenant,
 « entreprendre des travaux de longue haleine; elle vous prouvera aussi, mais ne pourra
 « pas vous dire assez, la reconnaissance profonde
 « et l'affection de votre petite

« FRANÇOISE. »

« P.-S. J'ai écrit à mon père, hier, et j'ai joint
 « à ma lettre un mot pour Mme du Breuil... Je
 « veux dire Valentine... Décidément je ne pourrai
 « jamais m'y faire! »

Comme Françoise achevait de tracer sur l'enveloppe
 l'adresse de M. Vernède, on frappa deux coups
 précipités à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt,
 et Mme Lefeyve, faisant irruption dans la chambre,
 cria joyeusement :

— Ah! cette fois, je suis prête la première!

— Pas du tout, madame, riposta Françoise sur le même ton;
 et, brandissant son enveloppe : j'ai eu le temps d'écrire
 une lettre de six pages en vous attendant; mon chapeau
 sur ma tête, mon ombrelle et mes gants posés sur la table
 en font foi.

— Oh! ce n'est pas possible, cela; je n'en crois pas un mot!
 Je me suis tant dépêchée pour vous prendre en faute...

— Que vous n'êtes restée qu'une pauvre demi-heure
 devant votre glace!... nargua Françoise.

— Quelle injustice! Vous êtes d'une cruauté pour moi
 que je vous revaudrai tôt ou tard, lorsqu'un mari ou un fiancé
 vous aura rendue coquette.

— Oh! fit la jeune fille, presque offusquée; et elle ajouta
 d'un ton dédaigneux : Si c'est à ça que cela sert!

— Ça, cela! Vous êtes irrévérencieuse, ma chère...

— Mesdames, quand vous aurez fini de vous disputer,
 je suis votre serviteur! clama la voix de M. Lefeyve
 montant par la fenêtre ouverte.

— Quelle maison de carton! dit la jeune femme en riant,
 on entend tout de partout!

Et elles descendirent l'escalier de la villa.

Dès qu'Isabelle put, en toute certitude, se dire qu'elle ne se trouvait plus dans le rayon visuel de
 Mme d'Auvray, qui s'était trainée à la fenêtre pour les voir partir,
 elle se pendit au bras de son mari, avec un petit bond joyeux :

— Prenons des chemins à pic, des chemins extraordinaires,
 aujourd'hui; franchissons des torrents, escaladons des ravins!
 Je me sens un désir irrésistible de grimper comme une chèvre!

— Cela ne m'étonne pas de votre part; mais Françoise, la sage,
 n'a peut-être pas des goûts aussi aventureux et aussi pervers,
 observa Maurice.

— Allez toujours, dit la jeune fille, souriant; je vous suivrai
 du mieux que je pourrai, pourvu que vous m'écoutez quand je crierai merci.

— Et puis, remarqua Isabelle, elle a pris son album de croquis,
 pour nous faire rougir de notre paresse; mais cela m'affecte peu, et, pendant qu'elle exercera
 ses talents, j'escaladerai tout à mon aise.

— Cette crise d'indépendance et ces allures de chèvre en rupture
 de piquet commencent à m'inquiéter, madame, fit son mari avec une
 sévérité affectée. Ne savez-vous donc pas l'histoire de Blanquette,
 la chèvre à M. Séguin, lorsqu'elle s'échappa dans la montagne?

— Non, je ne connais pas cette histoire-là; raconte-la moi, dis, veux-tu?

— Voyons! — lui donnant un léger coup de coude, — ne mettois donc pas;
 à quoi penses-tu?

— Eh bien! et toi? riposta Isabelle avec un éclat de rire;
 d'abord, ça ne fait rien; Françoise n'entend pas.

— Oh! non, dit celle-ci, je suis presque sourde; ne vous inquiétez pas de moi.

Ils s'inquiétèrent très peu d'elle, en effet. Bras dessus bras dessous,
 joyeux comme des oiseaux au printemps, qui se grisent de leurs chansons,
 ils eurent bientôt pris les devants, sans même s'en rendre compte,
 laissant les promenades fréquentées pour s'égarer dans les sentiers
 les plus agrestes et les plus solitaires. Isabelle, alors, quittant le bras
 de son mari, lui arrachait des cris de terreur en se penchant au-dessus
 des ravins, ou tentait, le long des pentes abruptes, des escalades
 téméraires à la conquête de quelque rhododendron inaccessible.
 Maurice usait d'autorité pour la ramener dans le chemin battu;
 il y avait lutte, querelle, puis ils reprenaient leur marche, de bon accord,
 appuyés l'un sur l'autre.

De temps en temps, ils se retournaient, hélant Françoise, avec de grands
 moulinets de canne et d'ombrelle; quand ils la voyaient trop loin
 en arrière, ils s'asseyaient au bord de la route et l'attendaient un peu.

Françoise suivait d'un pas tranquille. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur,
 pour ramasser un

silex bizarrement veiné, parfois s'attardait à contempler le paysage ou esquissait en quelques traits, sur son album, un massif d'arbres ou une roche sauvage.

Suivant la pente naturelle de son caractère, elle aimait cette solitude relative où la laissaient ses compagnons de route et, bien que son visage prit alors une expression trop grave et triste, elle se perdait dans ses pensées avec une sorte de jouissance mélancolique.

Quelquefois elle observait, de loin, Maurice et Isabelle, hochant la tête et s'étonnant, au fond d'elle-même, de leurs folies et de leurs enfantillages. Elle se posait des questions :

— Sont-ils drôles ! Est-ce que l'on est toujours aussi absurde quand on est marié ? Est-ce qu'ils seront comme ça jusqu'à la fin de leur vie ? Après tout, du moment qu'ils s'aiment bien, qu'est-ce que cela fait ? Peu importe la manière, chacun doit avoir la sienne ; ma tante d'Auvray ne devait certainement pas s'y prendre de cette façon avec mon oncle !...

Françoise se mettait à rire, puis redevenait grave ; et parfois, lassée, les autres bien loin devant elle, elle s'asseyait sur l'herbe ou une roche saillante et se sentait envahie par une grande tristesse contre laquelle elle luttait sans beaucoup de succès.

Elle était obsédée par l'idée de sa vie future, cette vie toute changée qu'elle reprendrait auprès de son père, au retour prochain de celui-ci :

— Je ne lui suis plus utile en rien, maintenant ; je resterai dans mon coin et je m'occuperai de Rosée.

Puis un remords la prenait :

— Non, il faudra que je sois bonne et affectueuse pour *elle*, *elle* le mérite ! Ce qui me sera dur ; il ne faudra pas que je le laisse deviner... il le faudra ! Ce ne serait pas courageux, ce serait égoïste et injuste. Mais la voir dans sa chambre, à sa place sans cesse, dans tous les petits détails !... Allons, je ne veux pas y penser d'avance, j'ai promis !

Et Françoise, se rappelant les affectueuses exhortations de Raoul Vernède, sentait comme une chaleur consolante passer sur son cœur. Elle se relevait et répondait aux cris d'appel du couple Lefevre par un geste joyeux de la main, tandis que souvent ses yeux étaient pleins de larmes.

Ainsi, presque dès le début, d'un accord tacite, s'étaient organisées ces promenades, qu'Isabelle réclamait chaque jour, avec énergie, dans l'intérêt de la santé de Françoise et comme prescription du docteur entendue de ses propres oreilles. Mme d'Auvray s'émerveillait du zèle empressé de la jeune femme pour la santé de sa nièce, et déclarait à qui voulait l'entendre qu'Isabelle était un trésor de sollicitude et de dévouement. De son côté, Isabelle répétait à Françoise que sa venue lui avait sauvé la vie, littéralement, en lui per-

mettant d'échapper à la contrainte que lui imposaient la présence constante de Mme d'Auvray et la nécessité de conserver sa réputation de femme forte suivant l'écriture.

Au retour de ces expéditions, dès que les premières maisons des Eaux-Bonnes apparaissaient, le couple joyeux et la jeune fille se remettaient sagement en ligne :

— Eh bien, demandait Françoise, un peu moqueuse, avez-vous joui de votre promenade ?

— Elle a été délicieuse ! répondait Isabelle.

— Et la vôtre, Françoise ? ajoutait Maurice, ne l'avez-vous pas trouvée trop solitaire ?

— Pas du tout ! Je l'ai trouvée idéale.

— Décidément, remarquait Isabelle avec un élan de reconnaissance, ma très chère amie, vous êtes un être précieux et unique, composé d'un ange et d'un ours !

Mme d'Auvray, sans doute parce qu'elle suivait trop sévèrement un traitement superflu, était en réalité assez languissante. Son caractère, dont le lecteur a pu apprécier déjà la note un peu acerbe, s'en trouvait en quelque sorte adouci et plus débonnaire. Grâce à cette disposition de sa tante, Françoise n'eut pas à subir les interrogatoires et les critiques qu'elle redoutait, au sujet du mariage de son père. Mme d'Auvray se contenta de quelques remarques générales et d'allusions d'une grande transparence, du reste inoffensives :

— Que ton père se soit remarié, cela n'a rien d'extraordinaire, l'homme n'est pas fait pour vivre seul ; il n'y a que la femme qui sache planer dans les solitudes des douleurs inconsolables. Mais il aurait dû mûrir son choix, demander, avant de prendre une décision irrévocable, les conseils de personnes capables, compétentes... Ces conseils ne lui auraient pas fait défaut, s'il l'avait voulu.

— Je ne sais pas comment il aurait pu fixer son choix sur quelqu'un qui lui fût plus parfaitement dévoué que Mme du... que Valentine du Breuil, répondit Françoise, agacée.

— C'est possible, il y a des gens qui sont destinés à être gâtés toute leur vie. Louis l'a été par sa première femme, il le sera encore par la seconde. Mais de plus, à la réflexion, on ne peut s'empêcher de trouver un peu ridicules ces gens qui, s'étant connus dès les premiers jours de leur existence, attendent pour s'unir d'être veufs l'un et l'autre. L'on se demande : Pourquoi n'ont-ils pas commencé par là ?

A cette insinuation délicate, Françoise ne répondit que par un silence gros d'orages ; Isabelle, entrant sur les entrefaites, opéra une heureuse diversion, et le sujet ne fut pas repris entre la tante et la nièce.

Par contre, Mme d'Auvray, flattée de la confiance que lui avait témoignée Raoul Vernède en recourant à elle lorsque l'état de santé de Françoise lui

avait inspiré de l'inquiétude, semblait dans les meilleures dispositions à son égard.

— C'est un homme fort intelligent et doué de beaucoup de qualités, déclara-t-elle un après-midi que Françoise travaillait auprès d'elle, après avoir couvert adroitement la retraite des Lefeyve, qui s'étaient esquivés pour profiter d'une représentation donnée au Casino.

— Doué de beaucoup de qualités, répéta Mme d'Auvray, mais qui a manqué son existence,

— Pourquoi dites-vous cela, ma tante ? questionna la jeune fille, relevant la tête et soudain intéressée.

— Pourquoi je le dis ? parce que je le sais. Il l'a gâchée, comme beaucoup d'hommes la gâchent ou l'auraient gâchée, faute d'une main ferme et éclairée, pour les diriger dans la bonne voie. C'est fort regrettable.

Françoise ne songea même pas à s'amuser de *la main éclairée*, ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire dans un autre moment. Ses grands yeux étaient fixés sur le visage de Mme d'Auvray.

— Dites-moi ce qui lui est arrivé, ma tante, je vous en prie !... A moins que ce ne soit une chose qu'il n'aimerait pas que je sache, termina-t-elle vivement, comme sa tante ouvrait la bouche pour lui répondre.

— Oh ! ce n'est rien que tu ne puisses entendre, reprit celle-ci ; tu sais bien, n'est-ce pas, que Raoul Vernède a été fiancé à Cécile Mac-Laur ?

— La sœur de papa, qui est morte lorsque j'avais deux ans ?

— Parfaitement. Tu ne le savais pas ? Eh bien, c'est là toute l'histoire. Ton père et M. Vernède étaient très liés depuis le collège, quoique Louis fût plus âgé de quatre ans. Ton père avait une grande tendresse pour sa sœur Cécile, tendresse qu'elle lui rendait avec usure ; la marier à son plus cher ami, lorsque lui-même épousa ta mère, lui parut un rêve idéal. Raoul Vernède accueillit la proposition avec enthousiasme ; Cécile, paraît-il, était ravissante. Ils se fiancèrent : elle avait dix-neuf ans et lui vingt et un ! Si j'avais été là, j'aurais bien dit que c'était une folie, mais je n'y étais pas. Tout en adorant sa fiancée, Raoul, qui venait d'atteindre sa majorité et entraînait à peine en jouissance de la grosse fortune de ses parents, eut envie, avant de s'asseoir définitivement à son foyer, de satisfaire sa passion pour les voyages. Cela sembla tout naturel : ils étaient si jeunes l'un et l'autre. Il partit donc pour la Perse et les Indes. Au bout d'un an, il revint ; il aimait sa fiancée plus que jamais, mais il était également fou de botanique ; et comme il avait entrepris un grand travail sur la flore comparée des cinq parties du monde, il lui fallait encore faire quelques voyages ; il partit pour l'Amérique du Sud, de là passa dans celle du Nord, et reparut, enchanté, au bout de sept ou huit mois. Il trouva sa fiancée un peu fatiguée et attristée de son rôle de Péné-

lope ; il lui jura donc qu'il l'adorait de plus en plus et qu'il allait faire son dernier voyage. Cette fois, il partit pour l'Océanie ; ses lettres se firent rares, puis, pendant plus de six mois, on n'entendit pas du tout parler de lui. Ton grand-père (ta pauvre tante n'avait plus de mère) finit par perdre patience ; il voyait sa fille pâlir et changer, minée par cette attente perpétuelle, et n'imaginant rien de mieux, pour remédier au mal, que de vouloir la forcer à contracter un autre mariage. Les hommes ont de ces délicatesses !... Ce serait, disait-il, une bonne leçon pour Raoul quand il reviendrait ! Cécile ne céda pas, mais cette lutte l'acheva ; elle n'avait jamais été bien vigoureuse, sa poitrine se prit sans que personne autour d'elle s'en aperçût jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour enrayer la maladie. Elle était mourante lorsque enfin arriva une lettre annonçant le retour de Raoul Vernède et donnant je ne sais quelle explication de son silence. La pauvre enfant ne put même pas le revoir ; elle était morte et enterrée, depuis trois semaines, quand il débarqua en France...

— Oh ! c'est affreux ! exclama Françoise ; pauvre, pauvre ami !

— C'est de Raoul Vernède que tu parles ? questionna sa tante, ironique ; je ne trouve pas précisément qu'il fût le plus à plaindre dans ces circonstances. Songe que ce manège durait depuis trois ans ! Il pouvait se dire, sans trop d'exagération, qu'il avait tué sa fiancée. Je ne sais ce qu'il s'est dit, mais il ne s'est guère montré plus raisonnable après qu'avant. Il fut naturellement dans un désespoir affreux ; pendant un an, ton père et ta mère l'ont gardé avec eux et soigné comme leur enfant. La pauvre petite Cécile avait écrit ce qu'elle appelait son testament, adressé à son frère et à son fiancé, et les léguant l'un à l'autre *comme ce qu'elle avait eu de plus cher au monde*. Tu as pu voir qu'ils ont tenu compte de ce legs, et cela t'expliquera la présence constante de M. Vernède au milieu de vous, pour le plus grand bien de ton père, je dois le dire...

— De nous tous ! interrompit Françoise.

— Oui, je reconnais que son énergie vous a été fort utile dans certains cas. Mais je répéterai qu'il a manqué sa vie. Pourquoi ne s'est-il pas marié ? Quelle existence pour un homme que celle de célibataire ? Je suis persuadée qu'il s'est fait un faux point d'honneur d'expier ainsi la faute de sa jeunesse. Eh bien, s'il m'avait demandé mon avis, je lui aurais dit que c'était absurde, qu'il n'est pas permis de semer inutilement ses jours...

— Je ne trouve pas que la vie de M. Vernède soit inutile, interrompit encore Françoise avec feu. Par exemple, depuis quinze ans qu'il a hérité de ses usines de Bazulle, dans les Vosges, on m'a dit qu'il avait régénéré tout le pays au point de vue moral, religieux et, aussi, politique. N'est-ce rien, cela ?

— Allons, ne t'emporte pas ; je sais que dans ta

famille Raoul Vernède est sacré. J'admets qu'il fait beaucoup de bien à Bazulle; je reconnais ses qualités, mais je n'en soutiens pas moins qu'il a mal compris l'existence et qu'il a gâché sa vie. Je tiens, du reste, de ton oncle Albert tous les détails que je t'ai donnés, et il est de mon avis.

La sécheresse et le ton quelque peu humoristique avec lesquels M^{me} d'Auvray lui avait fait cette confidence laissèrent Françoise indignée et attristée.

— J'avais toujours pensé, se disait-elle, songeant à Raoul Vernède, que, malgré ses réparties et ses inventions drôles qui nous amusaient tant, il y avait quelque chose de très triste au fond de sa vie. Pauvre cher et bon ami! Si j'avais été là, au moins, pour le consoler dans son grand chagrin!

XIII

Le mois de juillet s'entamait et la chaleur devenait intense.

Ce jour-là Françoise avait persuadé à ses compagnons « honoraires », comme le disait plaisamment Maurice Lefeyve, de remplacer leur promenade de l'après-midi par une excursion le soir, après le dîner, sur les hauteurs boisées et rocheuses qui dominent les Eaux-Bonnes du côté du Jardin Darralde. Elle voulait savourer de là les échos du concert donné, entre sept et neuf heures, par un excellent orchestre, sous les massifs touffus et frais du Jardin, qui se remplissait alors de la foule des baigneurs de toutes catégories.

L'heure tardive permettant quelque exercice à M^{me} d'Auvray ils l'installèrent au Jardin, au milieu d'un cercle de dames qu'elle éblouissait ou croyait éblouir de maintes façons, et, après lui avoir promis de revenir la rejoindre avant la fin du concert, ils se dirigèrent vers les hauteurs. Ils gravirent l'escalier menant au casino, et prirent à sa droite la promenade Grammont. Elle s'éleva rapidement, courant sur la crête des roches et surplombant des ravins boisés au fond desquels s'entreaperçoit la ville.

La promenade, fort fréquentée le jour, était solitaire à ce moment. Dédaignant les bancs qui s'offrent de distance en distance ils s'assirent sur la roche, « capitonnée assez chichement », observa Isabelle, de mousses et de lichens. L'atmosphère calme et transparente des belles soirées de juillet permettait de distinguer au loin les croupes et les arêtes des sommets majestueux fermant l'horizon. Des pics encapuchonnés de neige s'irisaient aux derniers rayons du soleil; l'écume des gaves éclairait le fond des gorges sombres d'une lueur floconneuse, et des glaciers piquaient de leurs scintillements d'énormes diamants les pentes inaccessibles.

Les sons de l'orchestre montaient dans l'air paisible, adoucis, idéalisés en quelque sorte par

l'éloignement, et coupés de silences qui leur prêtaient un caractère d'étrangeté, donnant l'illusion d'une mystérieuse harmonie, chant du soir des grands monts et des forêts sauvages, flottant à travers l'espace, tandis que la nuit s'avancait peu à peu.

Isabelle était plus silencieuse que de coutume; Françoise écoutait et contemplait avec recueillement.

— Dieu! que c'est beau! murmura-t-elle, inconsciente de ses paroles.

— Oui, observa Maurice Lefeyve, auquel le silence et la gravité de ses deux compagnes commençait à peser; cela ferait un magnifique décor d'opéra.

— Ne dis donc pas des bêtises exprès! reprit vertement Isabelle, lui secouant le bras; puis elle ajouta doucement, et presque à voix basse, en se rapprochant de lui: C'est beau, beau comme la vie!...

Françoise la regarda avec stupéfaction: « Beau comme la vie! » Quelle singulière comparaison! N'était-ce pas, justement, parce que, pénétré par la splendeur grandiose du tableau, bercé par l'harmonie lointaine, on oubliait la vie, ses tristesses, ses misères, ses petites misères, que le sentiment du beau vous saisissait ainsi tout entier? Beau comme la vie!...

Cependant les ombres s'épaississaient, les lignes de l'horizon se confondaient, les croupes les plus rapprochées devenaient noires, « semblant des dos de bêtes monstrueuses couchées pour la nuit », dit Isabelle, qui, ce soir-là, était évidemment d'humeur poétique.

— Nous oublions l'heure, et notre tante, déclara enfin Maurice en se levant, elle va être indignée si nous ne sommes pas exacts, et nous accusera de vouloir sa mort.

Pour gagner du temps ils prirent un petit sentier qui descendait presque à pic vers la ville. Isabelle avait ou prétendait avoir le vertige; elle s'accrochait à son mari, lui l'encourageait ou la retenait, c'étaient des cris et des rires, tous deux s'amusaient comme des enfants, si bien que Françoise finit par prendre assez sensiblement les devants, entraînée par la rapidité même de la pente.

Tout à coup, le sentier ayant tourné, elle ne les vit plus, elle les devinait seulement au bruit joyeux qu'ils menaient et qui semblait planer bien au-dessus d'elle. Elle enlaça d'un de ses bras le tronc d'un jeune hêtre et s'appuya contre l'arbre pour les attendre, un peu étourdie par sa course précipitée, et n'osant s'asseoir de peur de glisser sur les roches dont les angles hérissaient le chemin.

Tandis qu'elle attendait ainsi, soit fatigue, soit influence de la mélancolie du soir qui l'enveloppait, tandis que les voix et les rires paraissaient s'éloigner au lieu de se rapprocher, une grande tristesse irraisonnée la saisit. Elle se prit à répéter le mot d'Isabelle: « Beau comme la

vie! » et un immense désir lui vint de trouver la vie belle, d'être heureuse, elle aussi, insouciant, joyeuse comme Isabelle...

Le bruit des pas de ses compagnons rompit le charme, elle lâcha l'arbre qui la soutenait et se mit à courir, voulant garder son avance sur eux, mais elle ne tarda pas à sentir son imprudence : les pierres roulaient sous ses pieds, elle ne pouvait plus s'arrêter et craignait de tomber à chaque pas. Elle eut recours au moyen qui lui avait déjà servi, et s'accrocha de nouveau au tronc d'un arbre. Prise d'un véritable vertige, elle ferma les yeux, ses artères battaient, ses oreilles bourdonnaient, mais, au milieu de ce désordre, il lui semblait percevoir une vibration rythmée qui ne pouvait être celle de ses nerfs.

A mesure qu'elle se calmait, elle écoutait mieux : quelque chose chantait ou pleurait, positivement, elle ne savait où. Elle reprit sa marche, cette fois avec plus de prudence, et à mesure qu'elle avançait, le son qui l'intriguait s'accroissait davantage.

— C'est une femme, dirait-on... une voix de soprano.

Bientôt elle se mit à rire de son erreur :

— C'est un violoncelle; mais celui qui en tire ces notes-là en joue avec art. Que je voudrais l'entendre de près!

Et elle allait toujours plus vite, guidée et comme attirée par le son.

Le sentier s'aplanissait et finit par déboucher sur un petit chemin passant derrière plusieurs villas. La voix du violoncelle sortait, évidemment, de l'une d'elles.

Il commençait à faire assez sombre; Françoise s'arrêta au bord du chemin et écouta, charmée à tel point qu'elle n'entendit même pas arriver M. et Mme Lefevre.

— Eh bien! cria Isabelle en lui frappant l'épaule, vous avez donc pris des ailes pour arriver si vite en bas? Et nous avons failli vous perdre. Pourquoi avez-vous tourné à droite?

— Chut! écoutez! dit Françoise, voilà pourquoi j'ai tourné à droite.

— C'est un violoncelle, et il joue bien, observa Maurice; mais voyons, Françoise, nous avons eu de la musique toute la soirée, il faut songer à notre tante!

— C'est « la romance à l'étoile », continua-t-elle sans tenir compte de cet avis; oh! je voudrais voir qui joue comme cela!

— Chose facile; nous n'avons qu'à poursuivre notre chemin derrière les villas; par cette chaleur les maisons bâillent de toutes leurs ouvertures, et, si je ne me trompe, les sons partent d'un rez-de-chaussée.

Un peu plus haut le sentier faisait un coude; ils le tournèrent, et une dizaine de pas les amenèrent en face d'une fenêtre à peine élevée de terre et largement ouverte, laissant pénétrer le regard dans une pièce fort mal éclairée. Au fond de cette pièce, sur un petit canapé, un jeune homme était à demi assis, à demi couché, une jambe allongée, l'autre appuyée sur le plancher et soutenant un violoncelle. Il avait aux lèvres une cigarette qui enveloppait son visage d'un léger nuage bleuté, et ses mains semblaient manier l'archet et le faire glisser avec nonchalance sur les cordes de l'instrument, dont il tirait cependant des tons superbes de puissance et d'expression.

— Voilà qui s'appelle jouer en dilettante, murmura Maurice; quel pacha!

A ce moment le jeune homme tourna la tête, et la lumière de la petite lampe, posée sur une console auprès de lui, tomba directement sur ses traits.

— Eh! mais! exclama à voix couverte M. Lefevre, ai-je une hallucination? Pas du tout, je ne me trompe pas! Attendez, mesdames, vous allez voir un coup de théâtre.

Reculant de quelques pas pour prendre du champ il s'élança, franchit d'un seul bond le bord de la fenêtre et vint tomber au milieu de la pièce, où il se planta les bras croisés.

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



ECONOMIE DOMESTIQUE

GRENADINS DE BŒUF (ACCOMMODAGE D'UN FAUX-FILET)

Coupez le reste de votre faux-filet en tranches allongées d'un centimètre d'épaisseur. Piquez-les de lard fin et mettez-les dans la casserole avec du beurre. Faites revenir, puis saupoudrez d'un peu de farine et mouillez de bouillon et d'un verre de madère. Salez, poivrez, mettez persil et thym. Lorsque c'est bien cuit et le jus réduit, servez ces grenadins autour d'une purée de légumes sur laquelle vous verserez le jus réduit.



Causerie de Quinzaine



UE celles d'entre vous qui sont vaillantes lèvent la main, chères lectrices, je les emmène à une soirée de physique amusante ; nous laissons en arrière les jeunes nerveuses, celles qui ont peur quand il n'y a pas de danger. pour le seul plaisir de pousser des petits cris et de prendre de jolies mines effrayées. Allons ! le triage est-il fait ? je vais compter mon monde..... mais vous êtes toutes là, aucune n'a fui ; on a bien raison de dire que la clientèle du journal est une élite ; en route, partons en bataillon serré pour les grandes émotions.

A peine sommes-nous installées dans un vaste salon qu'on éteint les lumières, et nous voyons dans les ténèbres une main lumineuse qui passe et repasse sur nos têtes ; elle disparaît, et des violons phosphorescents apparaissent de-ci de-là ; soudain, les quatre glaces du salon s'illuminent, le lustre étincelle, des lucioles brillantes traversent l'air pendant que le tapis s'émaille de vers lumineux. Toutes ces choses brillent sans éclairer, car nous demeurons dans l'obscurité.

Mais ceci n'est que le prélude : nous apercevons bientôt une carafe phosphorescente pleine d'eau ; elle est suspendue sans attache au milieu de la pièce ; un plateau, qu'un rayon de lune semble bleuir, vient lentement se placer sous la carafe, tandis qu'un verre tout brillant arrive à son tour se poser sur le plateau ; d'un autre coin surgit une cuiller qui rejoint le verre, puis apparaît un sucrier ; trois morceaux de sucre en sortent et passent dans le verre comme mus par un ressort, la carafe se penche doucement, l'eau coule, le verre se remplit, la cuiller tourne et le sucre fond sous nos yeux.

Allons, bon, j'entends les petits cris que j'ai interdits tout à l'heure ; les chaises se rapprochent les unes des autres ; voyons, un peu de courage, ne partons pas avant la fin.

En un instant, nous sommes couvertes de confettis, qui brillent comme de minuscules étoiles, tandis que de lumineux serpentins nous enlacent ; puis commence un défilé d'animaux fantastiques : un cheval, gros comme un chien ; un chat qui bondit et semble en feu ; des oiseaux en rubis qui battent des ailes ; toute une arche de Noé extraordinairement étrange passe devant nous ; les vaillantes de tout à l'heure regrettent leur courage.

Écoutez l'explication, et vous ne regretterez rien : les magiciens qui viennent de nous éblouir, ce sont les rayons X ; invisibles pour nos yeux, ils rendent phosphorescentes les substances fluorescentes, les diamants, le verre, le cristal, et rien que ces objets, tandis que la main qui les tient demeure invisible ; voilà une bien simple explication des étonnants prodiges de tout à l'heure.

Quant aux animaux, on les enduit de sulfure de zinc phosphorescent et, pour ne pas nous brouiller avec la Société qui les protège, disons bien vite qu'ils sont empaillés, ce qui permet de leur prêter des formes bizarres d'un effet saisissant.

Pendant que nous sommes ensemble, chères amies, entrons à l'Exposition des Champs-Élysées, et faisons-y un tour. Vous savez sans doute qu'on appelle Salon l'Exposition de peinture, parce que les premières eurent lieu dans le salon carré du Louvre ; c'est à ce sujet que le marquis de Villette écrivait ces vers :

Il est au Louvre un galetas
Où, dans un calme solitaire,
Les chauves-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière.

Après avoir cité ces rimes, un curieux du temps, Pidausat de Mairobert, ajoute : « On ne peut mieux définir le lieu où se fait l'exposition qu'on

appelle le *Sallon*.... On n'y respire qu'en se trouvant plongé dans un gouffre de chaleur, dans un tourbillon de poussière, etc. »

Cette chronique artistique, datée de 1777, décrit à merveille le Vernissage de cette année, ou plutôt l'ouverture des deux Salons, le Vernissage étant supprimé de fait; pour les Champs-Élysées, c'était le lundi de Pâques, jour férié octroyant des loisirs à ceux qui n'en ont pas d'ordinaire; aussi s'écrasait-on littéralement devant les tableaux depuis longtemps déjà signalés à la curiosité de la foule; tels : le portrait de jeune fille, d'Henner; celui de M. Chauchard, par Benjamin Constant; de M. Boni de Castellane, par Jules Lefebvre. La *Tragédie maritime*, de Tattegrain; *Le Porte-étendard*, de Roybet; *L'Illumination de l'Hôtel de Ville*, de Luigi Loir, étaient aussi fort entourés; on saluait d'un regret les toiles des derniers disparus, Pille et Edmond Yon. La semaine n'était pas terminée qu'une cohue presque semblable se pressait au Champ de Mars devant les tableaux et les portraits signés de Gervex, Roll, Carolus Duran, Montenard. Nous voyons là beaucoup d'œuvres de femmes, dont quelques-unes sont très intéressantes et témoignent de fortes études.

Un mot à propos de l'Exposition des chiens, chères lectrices; grâce à un grand journal du matin, vous n'ignorez plus la toilette qu'il convient de leur mettre en toutes circonstances: il vous a été révélé que l'ami de l'homme ne doit plus, dorénavant, se contenter de la modeste housse destinée à le garantir du froid; les toutous bien posés ont des vêtements d'intérieur appropriés aux diverses saisons: des costumes de voyage; d'autres, plus élégants, pour les réceptions; il ne faut pas oublier de les pourvoir d'un cache-poussière et d'un imperméable; la chaude sortie de bain, les bottes pour les jours de pluie et les mouchoirs chiffés ne doivent pas être négligés. Les rubans de tête sont absolument démodés, il n'en faut plus parler, il convient de les remplacer par un gros chou attaché au cou et soutenant un grelot d'or. Ne croyez pas que j'invente pour vous faire sourire, chères amies, tout cela a été imprimé sous la rubrique: « Chronique de l'élégance!... » Il y a plus d'un siècle, on plaisantait Beaumarchais inscrivant sur le collier de sa levrette:

Je m'appelle Follette,
Beaumarchais m'appartient!
Nous demeurons sur le boulevard.

Pauvre Follette, je m'imagine qu'elle fut plus heureuse que ses confrères, qu'on habille et déshabille en toutes occasions.

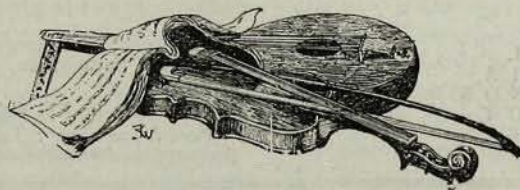
Avant que mai fût le mois des Expositions, il était le doux mois de Marie, et il nous paraît si naturel de le voir consacré à la Vierge sainte que nous croyons facilement que cette coutume remonte fort loin; or, il n'en est rien, l'institution venue d'Italie date de moins de cent ans, et tandis que, depuis quelques années, le mois du Rosaire est prescrit officiellement par le Pape, nulle bulle pontificale, aucune loi canonique n'a réglementé le mois de Marie.

Dès le début, la musique joua un grand rôle dans la célébration des offices en l'honneur de la Vierge: un des premiers mois de Marie, imprimé, fut celui du Père Lalomia, missionnaire; il composa des paroles fort édifiantes, et les adapta à des airs connus qui pouvaient rappeler des souvenirs profanes; ce péril fut écarté par la collaboration de deux Pères jésuites, le Père Lefebvre et le Père Lambillotte, celui-ci pour la musique, celui-là pour les paroles; c'est à eux que nous devons la plupart des chants qui retentissent chaque soir en l'honneur de la Vierge aux pieds des autels parés de blanches fleurs et entourés de la pieuse cohorte des Enfants de Marie.

Je ne puis terminer cette causerie sans envoyer un dernier souvenir aux victimes de l'horrible catastrophe du 4 mai; je ne veux pas faire passer devant vos yeux, chères amies, les épouvantables spectacles dont nous avons été les témoins terrifiés. Paris et la France entière ont été secoués par cet affreux désastre confondant dans une même mort une princesse de la Maison de France, des sœurs de charité, des grandes dames, des enfants. Dieu aura, n'en doutons pas, de douces miséricordes pour ces âmes qui s'étaient unies pour venir en aide à ceux dont le Seigneur a dit: « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous le ferez ».

Ainsi soit-il.

EDMÉE.





DEVINETTES

Mots en triangle

Un empereur. — Représentation des objets. — Pour le vin. — Surnommé le Danois. — Article. — Prime les rois. — Dans le soir.

(Pâquerette de la Lys.)

Mots en croix

Deux villes d'Italie avec les lettres que voici :

EE AA MM I N L R P

(Miss Trall de Port de Bouc.)

Mots en carré

Est immortel. — Plus petit que nature. — Demeure. — Héros de l'Enéide.

(Elisabeth et Jeanne d'Esquelbecq.)

Vers à terminer

Quand sous les vents grondeurs se brisent les
Quand le soleil s'éteint dans les brumes d'.....
Que les coteaux sont roux et le ciel
Que les chants sont partis avec les nids d'.....

S'élève gémissant des cités des
L'hymne du souvenir comme un chant qu'on
Des pâles fleurs de deuil que chacun se
C'est la fête des morts, la fête des

Et sur tous les gazons dressant leur forte
Des fleurs de pourpre et d'or et de neige, ô
Au feuillage odorant ont formé des

Quand tout parle de mort, de l'espoir, chers
Vous vous offrez à nous en tardives
Salut! fleurs de l'hiver, vous les verts

(E. C.)

Acrostiche

Former neuf mots français et, avec les lettres ajoutées, former le nom et la famille d'une de nos reines de France :

AI
NG
HY
UR
GAR
EM
SAA
ENN
PI

(Marguerite Grosjean.)



EXPLICATION DES DEVINETTES D'AVRIL

Mots en croix :

CH
R
Y
S
A
N
T
THE
CAMELIA
ANEMONE
HORTENSIA

Mots en losange :

G
MIL
METIS
GITANOS
LINOT
SOT
S

Mots en lampe :

R
MER
LUNEL
PASSANT
CORBEILLE
I
G
ANE
E
M
LES
ENNUI
OUTRE
EST

Épigramme : Epigramme de Voltaire contre Le Franc de Pompignan, traducteur des cantiques de Jérémie.

Fantaisie : Io, Eb, Eg, Ro, Ne.

Vers à terminer : J'aspire, l'amour, désire, séjour (Lamartine, Première méditation : l'Isolement).

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.